

MAMAN EST EN HAUT

CAROLINE SERS



MAMAN
EST EN HAUT

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2016
ISBN : 978-2-283-03004-2

À Guillaume et Jean-Baptiste.

1

Procrastination. C'était le terme que Cerise cherchait la veille. Impossible de... – comment dit-on déjà? –, pas « remettre la main dessus », se le remémorer, voilà! Et encore un mot qui lui échappait. C'était parce qu'elle ne dormait pas assez, sûrement. Ou parce qu'elle avait toujours dix fers au feu en même temps. De plus en plus souvent, un mot lui venait pour un autre, elle tordait les expressions, les mélangeant comme le font parfois les jeunes enfants – mais, à quarante-cinq ans, ce n'était plus du tout mignon. Elle faisait mine de s'en amuser, pourtant, surjouant volontiers, avec les copines, la mère débordée qui en perd son latin. Mais une inquiétude sourde l'habitait, tapie derrière les mille choses dont elle devait s'occuper chaque

jour. Une petite graine sournoise qu'elle avait peur de nourrir en y pensant trop.

Procrastination. Alors que son temps était si précieux. Elle n'avait jamais « rien à faire » et elle gâchait les moments où, miraculeusement, personne ne comptait sur elle par des hésitations sans fin et des remises en question de décisions pourtant prises, la veille, avec toute la fermeté possible.

Depuis déjà cinquante minutes, elle triturait la page d'accueil du site qu'elle était en train de créer, changeant de modèle compulsivement sans être capable d'en préférer un. Peut-être devrait-elle imaginer un environnement graphique original, qu'elle élaborerait elle-même, plutôt que de se contenter de modèles proposés à la chaîne? Avoir un site vraiment personnel, au lieu de se contenter d'un visuel commun, banal, déjà utilisé par quelqu'un d'autre? Mais il lui faudrait alors apprendre à utiliser un logiciel de création de site, et se former au design graphique... L'idée de mettre encore un obstacle entre son idée et sa concrétisation la tenta pendant quelques minutes. Ah! qu'il était bon de se dire :

« Je le ferais bien, mais il faut d'abord que... » Elle tapa sur Google quelques mots-clefs pour se faire une idée de ce qui existait en termes de formation, puis cliqua sur un lien vers un article et se plongea dans la lecture d'une étude comparée de l'utilisation d'Internet selon les pays. Ça, ce n'était pas à proprement parler une perte de temps, si on y réfléchissait. Il fallait tout de même qu'elle comprenne le marché, qu'elle soit au fait de ce que désiraient les gens, là, dehors... Ces « gens » qu'elle voulait absolument convaincre d'aller voir son futur site.

La sonnerie du téléphone la fit sursauter.

– Allô, c'est maman !

À chaque coup de fil de sa mère, elle se demandait si elle allait décrocher. Puis elle se décidait, poussée par la pensée un peu magique qu'ainsi elle repousserait l'échéance du prochain appel. Assertion impossible à vérifier, évidemment...

Sa mère habitait une bourgade en Picardie, qu'elle trouvait absolument charmante, malgré des voisins absolument épouvantables avec lesquels elle avait les plus grands

problèmes. Avant cela, elle vivait à Beauvais, une ville absolument charmante, où elle avait été en butte à des voisins absolument épouvantables avec lesquels elle avait eu les plus grands problèmes. Cerise avait imaginé une solution, celle de lui faire prendre une maison individuelle mais, las !, les branches d'arbres des voisins avaient ruiné son plan. Au premier été, la hache de guerre était déterrée. Et sa mère l'appelait tous les jours pour lui relater par le menu les derniers développements de la véritable guérilla qui se déroulait dans le village. Cerise résistait du mieux qu'elle pouvait, puis finissait par accepter de rédiger une énième lettre, tout en cherchant sur Internet les coins les plus déserts de France. Malheureusement sa mère était très attachée à sa région et n'envisageait pas un instant d'« abandonner le terrain », comme elle disait.

– Tu ne trouves pas que j'ai eu raison ?

– Euh... si, si.

Cerise avait raté une ou deux phrases, absorbée par une vidéo amusante postée par un de ses amis Facebook.

– Bon, je vois que tu es trop occupée pour me répondre! enchaîna sa mère d'un ton sec.

– Oui, en fait, je bosse, là...

– Bien sûr! Tu n'as pas une minute à toi, tu travailles comme une folle. Bon, alors je vais te laisser...

Malgré la dénégation qu'appelait le ton sur lequel la dernière phrase avait été prononcée, Cerise, par son silence, n'encouragea pas sa mère à poursuivre la conversation.

– Bon, eh bien, bonne journée ma chérie. Tu me rappelleras quand tu auras du temps. Au fait, tu as des nouvelles de ton frère?

– Euh, non... enfin, pas ces jours-ci...

– Parce que je lui ai laissé quatre messages et il ne m'a toujours pas rappelée!

Cerise retint un soupir, retint le « comme d'habitude » qui lui venait aux lèvres et se contenta de conclure rapidement :

– Si je l'ai, je le lui dis. Bises maman, il faut que j'y aille!

Elle raccrocha un peu vite, pour couper court à toute nouvelle tentative de prolongation de la conversation, et revint à son écran. Un peu de navigation au hasard des

pages? Elle jeta un coup d'œil à l'horloge : plus qu'une heure avant la sortie des classes. Soit elle commençait quelque chose tout de suite, soit elle abdiquait et se consacrait plutôt à la maison. Il lui suffisait de regarder autour d'elle pour trouver de quoi s'occuper : des jouets traînaient un peu partout dans le salon, deux sacs de linge attendaient un tri sévère, des piles de livres devaient être réparties dans les différentes bibliothèques de l'appartement – où trouverait-elle encore de la place? C'était un vrai défi –, la cuisine méritait un coup d'éponge appuyé, les chambres étaient sûrement à l'avenant... Cerise avait l'impression de faire mille fois par jour les mêmes gestes, luttant pour maintenir un semblant d'ordre dans un univers en perpétuel bouleversement. À peine avait-elle le dos tourné que les objets reprenaient possession de l'espace. Outre les ennemis de l'intérieur, vêtements, livres, bibelots, jouets, chaque jour voyait une marée d'envahisseurs s'échouer sur les différentes surfaces planes de l'appartement. Marrons, bâtons et feuilles d'arbres ramassés au

square, presse du jour, bouts de papier retirés des poches et laissés à l'abandon, sacs en plastique des courses tombés là où ils avaient été vidés, chaussures formant un rempart dans l'entrée... Elle passait son temps à se demander où caser tout ça, et, de plus en plus déprimée, restait plantée devant les choses en imaginant comment réagencer les étagères pour les y ranger.

Le seul espace sur lequel elle avait prise, finalement, c'était le disque dur de son ordinateur... Là, elle alignait les icônes, classait les dossiers dans des sous-dossiers, rangeait par types, et se débarrassait du surplus en stockant ce qui ne lui servait plus sur des clés USB. C'était rassérénant de voir les gigabits disparaître, de se réapproprier de la place sans pour autant renoncer à quoi que ce soit...

En attendant, il ne lui restait maintenant que cinquante minutes avant de filer à l'école. Elle revint à la première version de son site, enregistra le tout et quitta la page. Puis elle retourna sur Facebook et traîna un peu sur le fil d'actualité. Des avis tranchés sur un peu tout, commentés avec

virulence parfois, sur un ton empreint de fausse sagesse dans certains cas, et quoi qu'il en soit enfonçant généralement des portes ouvertes. Cela valait-il la peine de perdre du temps ?

Cerise soupira et referma l'écran de son ordinateur portable. Un rayon de soleil l'appelait dehors. Elle irait au café du coin de la rue et prendrait une demi-heure pour boire un thé, tranquille.

Elle jeta un regard circulaire sur la pièce, découragée, enfila ses chaussures et saisit son sac à main. Elle vérifia qu'elle avait son portable, son petit carnet, ses clés, puis claqua la porte. L'air était plus frais que ce à quoi elle s'attendait et elle regretta de n'avoir pas pris son foulard. Remonter ? Non, tant pis. Elle choisit une table en plein soleil et décida de prendre un thé à la menthe.

Deux parents de l'école discutaient à l'autre bout de la terrasse et Cerise craignit un instant qu'ils ne la rejoignent. Elle fixa le trottoir d'en face afin d'être sûre de ne pas croiser leur regard. Elle sortit son carnet et un stylo, hésitant quelques instants entre

un plume et un porte-mine. Elle adorait le contact de la plume avec le papier, le soin que demandait l'utilisation de l'encre, la qualité de l'écriture..., mais le porte-mine ne fuyait pas, ne coulait pas et ne nécessitait pas de temps de séchage. Voilà, encore cinq minutes gaspillées avec une interrogation stupide ! Cerise se mordit la lèvre. Elle s'en voulait tellement de ces tergiversations idiotes ! Elle aurait voulu avoir tellement peu d'occupations, parfois, qu'elle aurait pu renouer avec l'ennui. L'ennui des enfants, qui voient les longs après-midi s'étirer sans fin. Elle se souvenait de ces errances dans l'appartement, de ces heures passées à regarder les objets, à ouvrir les livres au hasard, à s'allonger sur la moquette pour observer les fissures du plafond et à se lamenter intérieurement. « J'sais pas quoi faire... » Si elle formulait à voix haute son ennui, alors, on lui répondait invariablement : « Eh bien, trouve une occupation intelligente ! »

Cette impression d'avoir l'éternité devant elle... Elle avait réglé très vite, à cette époque, la question de la mort. Le temps

s'étirait tellement, un simple après-midi était si long qu'au bout des trente mille jours qui constituent une vie moyenne on ne devait avoir qu'une hâte : en finir ! Elle avait développé cette théorie lors d'une discussion avec sa grand-mère, qui avait paru moins convaincue qu'elle...

Le garçon n'était toujours pas venu prendre sa commande. Elle leva la tête pour tenter de l'apercevoir, mais il traversa plusieurs fois la salle sans jamais croiser son regard. Elle ne voulait pas s'abaisser à faire de grands signes et l'agacement la saisit. Elle n'avait plus que vingt minutes pour son thé, et s'il arrivait trop tard elle devrait le boire trop chaud, tout le plaisir en serait gâché.

Alors que le garçon se présentait enfin pour s'enquérir de ses souhaits, non sans exprimer par une lassitude polie qu'il lui faisait là une faveur, Cerise ressentit la douleur familière. Une pointe sur le côté du sein, à sa base. Qui arrivait toujours soudainement, puis ne se manifestait plus pendant plusieurs jours d'affilée, quelquefois. Cerise sentit son estomac se serrer.

Un mot envahit son esprit : cancer. Comme chaque fois qu'elle avait mal quelque part. Elle commanda son thé à la menthe en tentant de faire bonne figure, puis inspira plusieurs fois profondément. Il fallait qu'elle appelle son médecin aujourd'hui même ! Qu'elle en ait le cœur net ! Qu'elle joigne le centre de radiologie qu'on lui avait conseillé pour la mammographie qu'elle devait faire depuis deux ans...

Elle se brûla avec la première gorgée de son thé à la menthe puis jeta un coup d'œil anxieux sur son téléphone. Elle avait encore dix minutes.

La douleur s'était un peu estompée, mais elle sentait toujours cette partie de son corps, et l'angoisse ne diminua pas. Avant qu'elle puisse juguler ses pensées, elle se vit en traitement, allongée sur un lit d'hôpital, ses deux enfants auprès d'elle. Non, pas les deux, seulement sa fille aînée. Son fils était trop petit, il ne viendrait pas... Elle voyait les traitements, les discussions avec les médecins, les lectures sur Internet pour essayer de mieux comprendre, de décoder ce que les docteurs disaient. Elle voyait les

hauts et les bas, les efforts qu'elle ferait pour que Rose et Vladimir n'aient pas peur, continuent leur vie sereinement. Et puis tout à coup elle les vit, tous les deux, serrés l'un contre l'autre au cimetière. Cette image s'imposa avec tellement de force qu'elle en sursauta, affolée. Non! Elle ne pouvait pas les laisser seuls! Ses deux pousins, ses petits cœurs, ses deux amours... Les larmes lui vinrent aux yeux et elle s'en voulut aussitôt.

Oubliant qu'il était brûlant, elle avala une grande gorgée de thé, encore plus sucré que d'habitude. C'était la raison pour laquelle elle n'en prenait que rarement. Pour ne pas alimenter sa mauvaise conscience chronique... Elle inspira encore une fois et se promit solennellement d'appeler son médecin dès son retour. Là, tout de suite, ce n'était pas le bon moment. Elle n'était pas sûre d'avoir son numéro avec elle, déjà – quoique, sur son portable?... –, et puis, si on la faisait attendre au standard, elle risquait d'être en retard à l'école. Vladimir aurait peur qu'elle ne l'ait oublié. Depuis la

séparation, Cerise prêtait une attention toute particulière au thème de l'abandon.

Finalement, quand elle arriva devant le bâtiment de pierre et de brique typique de la troisième République, la porte en était encore close. Elle aimait cette architecture traditionnelle. Une « vraie école », comme la sienne quand elle était petite, avec un préau, un grand escalier en bois et des classes au parquet grinçant. Le hall d'entrée était égayé par des dessins qui changeaient toutes les semaines : chaque bambin devait pouvoir y admirer une de ses œuvres, cela faisait partie de la pédagogie. Ayant enfin franchi la grande porte rouge, elle scrutait les murs pour voir si Vladimir était exposé quand une meute se fit entendre au loin. Le martèlement d'une centaine de petits pieds se rapprochait, ponctué par les appels au calme des institutrices.

Cerise ne put surmonter la légère angoisse qu'elle ressentait toujours au moment de retrouver l'un de ses enfants : et s'il était arrivé quelque chose, et qu'on ait attendu qu'elle soit là pour l'en prévenir ? Le directeur descendrait d'un pas pesant, croiserait

son regard avec une mine grave avant de détourner les yeux. Elle comprendrait. Sans un mot. Et elle s'effondrerait. Cette simple pensée suffit à lui faire venir les larmes aux yeux, encore. Elle se reprit en maudissant cette petite machine à films qu'elle avait dans la tête et qui se déclenchait toujours intempestivement.

– Mamaannnn!

Ce cri unanime, sorti de toutes les petites bouches, ajouta à la confusion. Puis Cerise fut percutée par une masse d'une quinzaine de kilos qui s'accrocha à elle.

Vladimir avait toujours tellement de choses à lui dire quand il sortait de l'école que le trajet n'y suffisait pas.

La porte n'était pas fermée à double tour, Rose devait être rentrée. Le sac posé dans l'entrée, le manteau jeté sur le fauteuil et l'écharpe tombée à terre lui confirmèrent la présence de sa fille. Le mardi, elle finissait tôt et ils passaient généralement une soirée tranquille tous les trois. Cerise cuisinait selon leurs désirs et ils papotaient de tout et de rien, autour d'une petite flambée l'hiver, fenêtre ouverte sur les

arbres du square l'été. Enfin, jusqu'à ce que Rose ait décidé, trois semaines plus tôt, que décidément les soirées en famille étaient « trop nazes ». Depuis, elle avait accroché un sens interdit sur la porte de sa chambre, derrière laquelle elle se retranchait systématiquement. Douze ans et demi... Et elle haussait les épaules, soupirait dès qu'on lui demandait de faire quelque chose, gloussait des heures au téléphone avec ses copines. Pour tenter de relativiser, Cerise faisait des exercices mentaux : elle se replongeait dans ses souvenirs, se remémorait les soirées chez ses parents, sa façon de fuir dès qu'elle le pouvait. Mais bon, ses parents avaient tendance à se trouver mille occupations, de toute façon. Alors qu'elle-même avait toujours réservé le mardi soir à Rose et à Vladimir.

– Maaaaannnn! Il me faut vingt euros!

Cerise n'avait même pas posé son manteau que sa fille arrivait en trombe du fond du couloir. Vladimir, de son côté, avait filé dans la cuisine chercher son goûter.

– Bonjour ma chérie, moi aussi je suis contente de te voir, articula Cerise avec exagération.

Rose leva les yeux au ciel, exaspérée.

– Oui, bonjour. Bon, tu me donnes vingt euros?

– Pour quoi faire?

– J'en ai besoin, c'est tout! Je vais quand même pas te rendre des comptes!

Cerise écarquilla les yeux. Ça, c'était nouveau!

– En fait, si, tu vas me rendre des comptes. Je ne te donne pas de l'argent comme ça...

– Pfff!

Rose tourna les talons et s'éloigna en continuant ses soupirs. Un brin trop théâtral quand même, eut le temps de penser Cerise avant qu'un cri ne jaillisse de la cuisinière :

– Mamaaannnn! Y a plus de Nutellaaaa!

Flûte! Elle avait totalement oublié de passer au magasin bio. Elle ne voulait pas du « vrai » Nutella et avait trouvé un produit moins gras, moins sucré, sans huile de palme, bref, un compromis entre Vladimir et elle.

Il s'obstinait à utiliser le nom de la marque honnie, comme pour la faire bisquer.

Elle se dirigeait vers la cuisine lorsque son téléphone fixe sonna. Généralement, les seuls à utiliser cette ligne étaient les démarcheurs de tout poil, qu'elle rembarrait systématiquement. Elle décrocha avec un « Oui ! » particulièrement désagréable, avant de laisser tomber son sac de stupeur.

– Bonjour, ici la gendarmerie de Garges-lès-Souilly. Mme Jacquemot est dans nos locaux. En garde à vue. Elle nous a demandé de vous prévenir. Inutile de venir, vous ne pourrez pas la voir. Au revoir.

– Mais... mais qu'est-ce que...?

Cerise fut coupée en pleine interrogation par la tonalité « occupé ». « Tut! Tut! Tut! » Elle garda le téléphone collé à l'oreille, comme si son interlocuteur allait reprendre la ligne. La gendarmerie? La gendarmerie! Inutile de venir?

Elle se laissa tomber sur le canapé, bouche bée. Qu'est-ce qu'elle avait bien pu faire? Mais qu'est-ce qu'elle avait bien pu faire!!

Cerise oscillait entre l'inquiétude et une colère montée des profondeurs. Qu'est-ce que sa mère avait encore trouvé comme « acte militant » à deux francs cinquante pour s'attirer des ennuis? C'était incroyable, tout de même, cette faculté qu'elle avait de semer le trouble autour d'elle!

Et si elle en était la cause, alors, qui était la victime? Cerise sentit une culpabilité familière monter en elle. Elle avait toujours comme premier réflexe de s'agacer contre sa mère, mais peut-être la pauvre n'était-elle pas responsable de ce qui lui tombait dessus aujourd'hui? Impossible! Dans ce cas, elle aurait pu lui parler! Pour que le gendarme ait été aussi sec, elle avait forcément quelque chose à se reprocher...

Par acquit de conscience, Cerise fit sonner le portable de sa mère, en vain. Appeler les voisins? Oui, mais lesquels? Tous étaient en froid – quand ce n'était pas en guerre ouverte – avec Marie...

Ça lui revint d'un coup : sa mère avait dit quelque chose au téléphone, un peu plus tôt. Elle lui avait demandé son avis... Mais quoi? Le trou noir... Cerise n'écoutait pas à ce moment-là. Elle tenta de reconstruire le fil de leur conversation, mais ne retrouva que des bribes. Marie avait parlé des voisins. Comme toujours. De leurs querelles incessantes. Comme toujours. Cerise en avait tellement entendu qu'elle ne parvenait même pas à se souvenir,

cette fois-ci, de l'objet du litige. Une clôture? Du bruit? Des branches d'arbres? Un animal salissant?

Bon, en tout cas, appeler un voisin était sûrement délicat...

Cerise triturait son téléphone tout en réfléchissant. Elle ouvrait et refermait l'étui de son portable, allumait l'écran, composait son code, puis reculait au moment de choisir un correspondant. Avec qui pouvait-elle bien partager cela? En toute logique, elle aurait dû appeler son frère, mais quelque chose la retenait. Il allait s'agacer, comme toujours, et finalement n'être d'aucune aide, nourrissant au contraire sa propre colère. Colère qu'elle sentait déjà croître. Elle le préviendrait plus tard. Quand elle en saurait plus...

– Maaaaannn!

Le cri retentit du fond de l'appartement et Cerise fit la sourde oreille. Un de ses combats du moment consistait à faire comprendre à ses enfants que, s'ils voulaient lui parler, ils devaient se déplacer et non augmenter les décibels.

– Maaaaannn!

Si Rose avait cessé ses beuglements – peut-être tout simplement parce qu'elle n'adressait la parole à sa mère qu'exceptionnellement ces derniers temps, trop occupée à « échanger » avec ses copines sur les réseaux sociaux –, Vladimir persistait avec entrain.

– Maaaaannn!

– Arrête de hurler et viens iciiiii!

– Nooonnn! C'est toi qui dois veniiiiir!

– Paaas questiiiiioon!

Vladimir n'abandonnait pas la partie aussi facilement. Les vociférations continuèrent, mais Cerise, pour une fois, n'était pas d'humeur à renoncer. Elle s'enfonça plus profondément dans le canapé et ferma les yeux.

Elle avait toujours temporisé. Calmé. Négocié. Entre ses parents, pour commencer. Toute petite, elle avait appris à faire des « trucs mignons » pour désamorcer les conflits entre son père et sa mère. Des « trucs mignons » comme connaître des poèmes par cœur – *Le Pont Mirabeau* rencontrait toujours beaucoup de succès –, improviser des « pestacles » et faire des câlins à la demande.

Quelques facettes de son art... Elle s'efforçait aussi de ne pas être elle-même source de désaccord, ce qui n'est pas toujours facile quand père et mère n'ont pas les mêmes principes éducatifs.

Sa mère la voulait obéissante et auto-disciplinée, son père la voulait audacieuse et inventive.

Son père la voulait créative dans tous les domaines, sa mère avait peur qu'il ne lui arrive quelque chose.

Chaque nouvelle situation l'obligeait à détecter très vite ce qu'on attendait d'elle, et finalement une des qualités qu'elle avait le plus développées dans son enfance était l'adaptabilité. Qualité qu'elle avait eu grandement l'occasion de mettre à profit avec la naissance de son frère, l'année de ses six ans. Un bébé qu'elle avait beaucoup bercé pour tenter d'apaiser ses colères, à qui elle avait donné le biberon quand ses parents voulaient rester au lit le matin, tout en faisant mine d'y prendre plaisir. Elle lui avait tenu la main pour l'aider à marcher, avait sacrifié ses jouets pour qu'il ne se mette pas en colère et passé des heures à lui lire des

histoires quand il ne voulait pas s'endormir. Elle avait très vite senti que cet enfant devait se faire oublier pour que le couple n'explose pas, mais son frère semblait n'avoir qu'un but dans sa – jeune – vie : créer le plus de désordre possible.

Leurs parents s'étaient séparés quand il avait quatre ans et Cerise presque dix et, franchement, si elle avait pu prédire la vie qui les attendait après cet événement, elle aurait rué dans les brancards bien plus tôt ! À partir de ce moment-là, elle avait pu être entière, tout en changeant de comportement selon l'appartement. Beaucoup plus simple !

Chez sa mère, elle était la sagesse incarnée. Moyennant quoi elle restait seule avec son frère presque tous les soirs, sa mère partant du principe qu'ils se suffisaient à eux-mêmes. À quoi elle occupait ses soirées, Cerise ne l'avait jamais su. Le jour où, à près de trente ans, elle avait mis la question sur le tapis, sa mère avait fait une scène terrible.

– Quoi ! avait-elle hurlé, tu me demandes des comptes sur ce que je faisais de mes

soirées? Alors que je me suis sacrifiée pour ton frère et toi!

– Non, je te demande juste pourquoi tu ne choisissais pas la semaine où nous étions chez papa pour sortir...

– Tu ne te rends vraiment pas compte!

Sa mère était restée sur cette déclaration péremptoire, se drapant dans l'indignation. Cerise avait hésité à poursuivre, puis, se remémorant la phrase restée célèbre d'un aïeul – « Si elle avait raison, elle n'aurait pas besoin de se mettre en colère », – estima qu'elle avait obtenu une réponse non formulée. Sa mère préférait être ailleurs. Ce que, au fond, elle avait compris dès le départ.

Chez son père, qui passait toutes ses soirées avec eux, Cerise et son frère étaient en émulation permanente. Il fallait être original, amusant, inattendu. Sébastien avait une imagination débordante et s'en tirait en inventant des histoires aux rebondissements toujours plus délirants. Leur père riait aux éclats. Cerise avait trouvé son créneau : elle argumentait avec habileté, exprimant des avis tranchés et des théories

élaborées qui lui permettaient de converser avec son père sans le lasser. Elle consacrait aussi beaucoup de temps à ses « œuvres », mélanges de collages et de dessins, que tout le monde s'accordait à trouver « intéressantes ». Elle en avait même vendu à quelques amis ! Après une semaine intense chez leur père, Sébastien et elle étaient finalement contents de passer des soirées seuls tous les deux chez leur mère. Ils faisaient cuire des pâtes et s'avachissaient devant des émissions débiles, avec un vague sentiment de culpabilité bien vite évacué.

– Maman ?

Cerise sursauta en entendant le chuchotement de son fils. Elle ne l'avait pas entendu venir et il lui avait fichu une belle frousse !

– Oui, mon poussin ?

– Je voulais te demander quelque chose...

– Oui, mais pourquoi tu chuchotes ?

– Parce que tu en as marre du bruit.

Vladimir avait prononcé ces derniers mots avec sa mimique du petit garçon raisonnable qui faisait fondre Cerise. Il devait le savoir...

– Dis-moi... mais tu peux parler normalement.

– Je peux arrêter l'école?

Cerise ouvrit des yeux ronds, exagérant sa surprise.

– A-rrê-ter-l'é-cole?

Elle détacha les syllabes pour accentuer l'effet, mais ses mimiques ne troublèrent pas Vladimir qui continua sur le même ton posé.

– J'ai bien réfléchi, je pense que je peux m'en tirer tout seul.

Un léger zozotement ajoutait à l'attendrissement que ressentait Cerise. Elle aurait dû l'emmener chez un orthophoniste, mais elle trouvait sa prononciation tellement mignonne...

– T'en tirer tout seul? Mais...

– Je connais déjà toutes les lettres et je sais compter. Et quand je serai grand, je ferai pousser des plantes pour les vendre.

Cerise sourit et attira son fils sur ses genoux. Ils avaient déjà eu cette discussion plusieurs fois. Elle préférait nettement l'horaire qu'il avait choisi aujourd'hui que les habituelles négociations de 8 h 15, au

moment où il fallait quitter la maison. Au fur et à mesure qu'elle énumérait les vertus de l'école et les multiples avantages qu'avait un petit garçon à la fréquenter, elle sentit sa conviction s'effriter.

Impossible de lâcher !

Pas question d'abdiquer et de lui expliquer que oui, l'école, c'était pénible, mais encore moins que la vie professionnelle qui l'attendait après, et qu'il avait intérêt à en profiter. Heureusement, Vladimir ressentit une brutale envie de jouer aux Lego et abandonna là la controverse.

Cerise jeta un coup d'œil à l'horloge. 19 heures. Si elle voulait cuisiner un dîner, il fallait s'y mettre sans plus tarder. Impossible de s'extirper du canapé... Il le fallait pourtant, le devoir l'appelait... Mais elle resta là, sans bouger. Elle commanderait des pizzas. Cela lui donnait une demi-heure de répit. Sauf si ses enfants en décidaient autrement.

Sans cesse elle revenait à l'objet de son tourment : sa mère et l'acte répréhensible qu'elle avait commis. Qu'avait-elle bien pu inventer cette fois-ci ? Il lui était arrivé de

couper des branches qui dépassaient de son mur, en plein été, au risque de tuer l'arbre des voisins. Ces branches qui faisaient une ombre si agréable, sous laquelle elle aurait pu installer sa table de jardin, au lieu de s'obstiner à la laisser en plein soleil et de se réfugier à l'intérieur pour échapper à la chaleur. Une autre fois, elle avait saboté la haie de séparation au motif que le bornage avait « sûrement » été mal fait, puisqu'une vieille dame rencontrée au marché lui avait raconté que la maison, qui un temps avait été la propriété d'un cousin éloigné de son premier mari, allait « jusqu'à l'orme ». Les ormes étaient suffisamment rares pour représenter des preuves de poids, non ? En tout cas sa mère y croyait mordicus, et avait obtenu de haute lutte une décision de justice obligeant ses voisins à déplacer leur haie de dix centimètres. Une victoire dont elle n'était pas peu fière. Quand sa fille lui avait fait remarquer que c'était tout de même bien mesquin, elle était entrée dans une colère noire. Cerise ne comprenait donc rien ? Si on prenait l'habitude de laisser les gens agir comme

bon leur semblait, on se retrouvait bien vite refait, Gros-Jean comme devant, en un mot arnaqué! Tout le monde, alentour, n'avait pour objectif que de profiter, grignoter, voler du terrain aux faibles, aux « arrangeants », à ceux qui ne savaient pas se défendre ou pensaient régler les conflits par la négociation!

Cerise soupira. Il lui fallait tout de même appeler son frère. Même s'il n'était généralement d'aucune aide, au moins une conversation avec lui donnerait l'occasion d'en parler à quelqu'un...